

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes

Vol. I.

MONTREAL, SAMEDI 5 AVRIL 1884.

No. 16.

LE
MONITEUR DU COMMERCE

(Quatrième Année)
REVUE
des Marchés, de la Finance, de l'Industrie et des Assurances.

ABONNEMENT:
Canada et Etats-Unis, . . . \$2.00
6 mois, 1.00
3 mois, 50
Le numéro, 10
Europe, 18 frs

LE
JOURNAL DU DIMANCHE

REVUE
Littéraire, Artistique, et de Modes

ABONNEMENT:
Canada et Etats-Unis, . . . \$2.00
6 mois, 1.00
3 mois, 75
Le numéro, 5
Europe, 18 frs

Bureau: 319 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

M. E. DANSEREAU, GÉRANT.

Le Journal du Dimanche

SAMEDI, 5 AVRIL 1884.

Le, ou vers le 1er Mai prochain, l'administration et la rédaction du "Moniteur du Commerce" et du "Journal du Dimanche" seront transférées au

No. 43, RUE SAINT-GABRIEL.

[INSÉRÉ]

LA DÉCOUVERTE DU CANADA

II

Voici l'âpre océan !

La houle vient lécher
Les sables de la grève et le pied du rocher
Où Saint-Malo, qu'un bloc de sombres tours crénelles,
Semble veiller, debout comme une sentinelle.
Le soleil verse un flot de rayons printaniers
Sur les toits de la ville et sur les blancs humiers
Qui s'ouvrent dans le port, prêts à quitter la côte.

C'est un jour solennel, jour de la Pentecôte.

La cathédrale a mis ses habits les plus beaux ;
Sur les autels de marbre, un essaim de flambeaux
Lutte, dans l'ombre, avec les splendeurs irisées
Des grands traits lumineux qui tombent des croisées.

Agenouillé tout près des balustres bénis,
Un groupe de marins que le hâle a brunis,
Devant Celui qui fait le calme et la tempête,
Dans le recueillement prie en courbant la tête.
Un homme au port serein, au cœur ferme et vaillant,
Calme comme un héros, fier comme un Castillan,
L'allure mâle, et l'œil avide d'aventure,
Domine chacun d'eux par sa haute stature.
C'est Cartier ; c'est le chef par la France indiqué ;
C'est l'apôtre nouveau par le destin marqué
Pour aller, en dépit de l'océan qui gronde,
Porter le Verbe saint à l'autre bout du monde !

Un éclair luit au front de ce prédestiné.

Soudain du sanctuaire un signal est donné ;
Et, sous les vastes nefs pendant que l'orgue roule
Son accord grandiose et sonore, la foule
Se lève, et, délirante, en un cri de stentor,
Entonne en frémissant le *Veni Creator* !

De quels mots vous peindrais-je, ô spectacle
[sublime !

Jamais, aux jours sacrés, des parvis de Solime,
Chant plus enthousiaste, hymne plus solennel
Ne monta plus sincère aux pieds de l'Eternel !
L'émotion saisit la foule tout entière,
Quand, du haut de l'autel, l'homme de la prière,
Emu, laissa tomber ces paroles d'adieu :
—Vaillants chrétiens, allez sous la garde de Dieu !

O mon pays, ce fut dans cette aube de gloire,
Que s'ouvrit le premier feuillet de ton histoire !

Trois jours après, du haut de ses mâchecoulis
Par la flamme et l'obus mainte fois démolis,
Saint-Malo regardait, fendant la vague molle,
Trois voiliers qui doubaient la pointe de son môle,
Et, dans les reflets d'or d'un beau soleil levant,
Gagnaient la haute mer toutes voiles au vent.

Le carillon mugit dans les tours ébranlées ;
Du haut des bastions, en bruyantes volées,
Le canon fait gronder ses tonnantes rumeurs ;
Et, salués de loin par vingt mille clameurs,
Au bruit de l'airain sourd et du bronze qui fume,
Cartier et ses vaisseaux s'enfoncent dans la brume !

LOUIS FRÉCHETTE.

CHRONIQUE

La Semaine Sainte ! Lorsque ces lignes paraîtront commencera cette période lumineuse et terrible tout à la fois, qui, il y a près de dix-neuf siècles, a vu l'agonie, la mort et le triomphe du Fils de Dieu !

La Semaine Sainte ! Quelle page éblouissante dans l'histoire des peuples ! C'est d'elle que date l'affranchissement du monde ; c'est d'elle qu'est sorti tout ce qui aujourd'hui est beau, grand et bon. Avant cette semaine bénie, tout n'était que ténèbres et confusion ; le Christ est venu et l'humanité toute entière a été sauvée. Qu'était le monde avant la naissance du Sauveur ? Qu'étaient Rome, Athènes et cette Asie, berceau de l'univers ? Des pays barbares. Que sont restés les peuples qui ont repoussé la doctrine du Christ ; qui ont rejeté loin d'eux ce livre adorable, œuvre de Dieu, loi d'espérance et d'amour, qu'on appelle l'Evangile ? Des barbares. Là où le Christ a passé, là où sa parole est écoutée, là seulement est la civilisation ; c'est à Lui, c'est à son Eglise que nous devons notre suprématie sur les autres races, car celles-ci ont été abandonnées de Dieu pour être restées sourdes aux paroles de son Fils.

..*

La Semaine Sainte ! Il y a bientôt dix-neuf siècles, dans une maison située à deux milles de Jérusalem, le Christ s'arrêta, il passa la journée avec Lazare et ses deux sœurs Marthe et Marie ; puis le lendemain, premier jour de la semaine, c'est-à-dire le Dimanche, il se rendit à Bethphajé, au pied de la montagne des Oliviers, et de là à Jérusalem. La Semaine Sainte était commencée : le supplice du Sauveur s'appêtait.

Il entre à Jérusalem ; jamais triomphe ne fut plus grand, plus sincère et plus pur. Le peuple, le peuple qui souffre, qui pleure et qui aime ; le peuple qui espère et qui croit lui fait cortège. Lorsque l'on sut qu'il approchait, une grande foule vint au-devant de lui, l'acclamant, jetant leurs vêtements sous les pieds de sa modeste monture et coupant des rameaux verts dont ils jonchaient le chemin. Tel fut ce premier jour de la semaine, ce Dimanche des Rameaux que nous célébrons avec joie, car ce fut le dernier jour heureux que le Messie passa parmi nous.

Le lendemain, l'agonie commença. Aux approches de la mort le Fils de Dieu permettait à la nature humaine de lui faire sentir ses faiblesses. Dieu, son sacrifice eut été moins grand, moins complet ! Il voulut être homme pour souffrir davantage. Le Christ monta au Temple ; ce fut la dernière fois qu'il parla aux égarés qui le niaient, et il en sortit pour n'y plus rentrer. Jusqu'au mardi soir Jésus demeura avec ses disciples et le lendemain il resta sur la montagne, comme dans une sorte de retraite, pour se préparer à mourir. Ce jour-là Judas Iscariote, l'un des Douze, vendit son Maître et son Dieu.

Le jeudi matin, premier jour de la Pâque juive, les Apôtres demandèrent à Jésus où ils iraient faire les préparatifs de la fête. Le Seigneur leur indiqua l'endroit ; et lorsque les étoiles parurent, il se mit à table, et les Douze avec lui. En ce moment, suivant la manière juive de mesurer le jour, le vendredi était déjà commencé. La célébration de la Pâque, le lavement des pieds, l'institution de l'Eucharistie, l'agonie de Gethsémanie, toute la Passion de Jésus, son immolation, sa mort, la descente de la Croix et la mise au sépulcre, ont tenu dans une seule et même journée, entre deux couchers de soleil.

Quel jour que ce Vendredi Saint ! Tous les ans, à son retour, je me sens saisie d'une tristesse que rien ne peut atténuer. Au surplus je l'aime cette tristesse ; elle me rapproche de Celui qui l'a fait naître. Avec Lui je traverse le Prétoire, je le vois subissant les insultes et les coups des soldats, doux, bon, grand dans son abandon et le front rayonnant de cette lumière céleste qu'il a gardé par delà le tombeau. Je souffre sur ce chemin du Calvaire, je souffre de son supplice, je souffre pour Lui et pour ceux qui l'ont crucifié et cette souffrance, qui me prouve combien petites sont nos misères, me rend meilleure et plus forte.

..*

Les sceptiques, ceux qui se croient au-dessus de la foi parce qu'ils sont sous l'empire du doute, nous accusent nous, femmes, d'une piété

exagérée. C'est nous, disent-ils, qui entravons les progrès du siècle ; c'est nous, qui, selon eux, maintenons l'humanité dans les horizons bornés d'une pratique exagérée. C'est faux. Oui, la femme chrétienne, celle vraiment digne de ce nom, est profondément religieuse ; elle croit, et elle fait bien. Elle croit, parce que de siècle en siècle elle s'est pénétrée des bienfaits immenses que le Christ a répandus sur ce monde. Elle croit, parce que le Christ a été le soutien des pauvres et des faibles, et que les femmes ont toujours été des faibles et surtout des opprimées ! Qu'était la femme avant la venue du Messie ? Une chose, une esclave indigne d'entrer dans la Maison du Seigneur ! Dans les prières juives, les hommes disent : "Seigneur je vous remercie de m'avoir fait naître homme," et les femmes ajoutent avec résignation : "Seigneur, que votre volonté soit faite." La femme est peinte d'une façon terrible dans ces deux formules ; elle était alors sur toute la terre ce qu'elle est aujourd'hui chez les peuples qui ne croient pas au Christ, qu'ils habitent l'Afrique, l'Asie ou l'Amérique !

Ce que la femme est aujourd'hui elle le doit à Jésus ; c'est Lui qui l'a fait libre et l'a rendue, moralement, l'égale de l'homme.

La femme païenne, écrasée, dominée par l'homme, fut prise en pitié par le Sauveur ; à presque toutes les pages de l'Évangile on trouve quelques mots condamnant les lois de fer de l'ancienne société et relevant la femme du rôle abject qu'elle remplissait alors. Le Christ eut pour la femme la sollicitude la plus vive ; il la protégea et la sauva.

Il est des femmes condamnées par tous, abandonnées des hommes et méprisées de leurs semblables ; des femmes pour lesquelles personne n'ose élever la voix, et qui, perdues à tout jamais, sont rejetées par une société aussi gangrenée qu'elles ! Eh bien ! ces femmes, de par le Christ, peuvent espérer et se racheter.

Les aïeux des sceptiques, dont je parlais, amenèrent ou plutôt traînèrent devant le Sauveur une femme :—Docteur, dirent-ils à Jésus, cette femme est adultère.—Qu'en pensez-vous ?

Selon la réponse, ils se préparaient à accuser le Christ ou de mépris pour la loi ou de dureté pour les pécheurs.

Jésus garda le silence et écrivit sur la terre avec le doigt ; puis, pressé de répondre, il se redressa et dit doucement à ceux qui l'interrogeaient : "Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre." Soit que la parole qu'il avait dite eut suffi pour réveiller ces mauvaises consciences, soit qu'il s'y ajoutât quelque crainte d'être démasqués plus clairement, tous les accusateurs s'en allèrent l'un après l'autre. Dans le cercle qui s'était formé, dit saint Augustin, deux personnages seulement restèrent : la Misère et la Miséricorde ! Jésus dit à l'adultère : "Où sont ceux qui t'accusaient ? Personne ne t'a-t-il condamnée ?" — Personne, Seigneur, dit-elle. —Ni moi, reprit le Sauveur, je ne te condamnerai pas. Va et désormais ne pèche plus."

* * *

"Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre !" Phrase divine, qui résume en quelques mots le sort réservé aux femmes ! Embûches, trahisons, crimes souvent, tout court à faire tomber la femme, et lorsqu'elle tombe meurtrie et blessée, on la repousse et on la lapide ! La mère qui sourit avec complaisance aux escapades de son garnement de fils est sans pitié pour l'alouette qui se laisse prendre au miroir. Le mari le plus coupable n'admet pas le moindre reproche et il tonne au moindre soupçon ; le frère qui, le cœur léger, aban-

donne une jeune fille, serait sans pitié pour celui qui tromperait sa sœur. Où est la justice ? Où est la loi, dans toutes ces lois qui gouvernent notre société moderne ?

J'admets la sévérité vis-à-vis de la femme qui pèche. La mère doit être infailible. Le jour où la société ne sera pas sans pitié pour toutes celles qui oublient, même dans un moment d'égarément, la mission sublime qu'elles ont à remplir sur cette terre, ce jour-là la société sera perdue. Dans de tels cas, seule la Miséricorde divine peut pardonner ! Mais lorsqu'on se montre si implacable, il faut être impeccable. Un juge coupable est indigne de juger !

En ai-je vu de ces innocentes à peine entrées dans la vie, pures et ignorantes comme au premier jour, ruinées, balouées, déshonorées par des gens qui, sans honte et sans pudeur, allaient ensuite, hypocritement, se prosterner aux pieds des autels, et lapidaient en se relevant celles qu'ils avaient eux-mêmes conduites au crime. Le Seigneur avait dit à la pécheresse : "Ni moi, je ne te condamnerai pas." Eux, les criminels, ignorant jusqu'aux enseignements de Celui dont ils implorèrent le pardon, sont sans pitié : ils condamnent ! Un complice mort n'est plus à craindre—jusqu'au jour du dernier jugement !

O Christ ! espoir toujours vivant de la femme, comme ton cœur doit saigner en contemplant de tels spectacles ! Les hommes d'aujourd'hui sont aussi fourbes, aussi faux et aussi cruels que ceux d'il y a dix-neuf siècles ! Les temps sont changés, mais les mœurs sont restées les mêmes ; et si, quand ces hommes condamnent une de nous, même la plus vile et la plus méprisable, on leur disait : "que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre," on les verrait comme il y a dix-neuf siècles, selon saint Augustin, s'en aller la tête basse, les plus vieux les premiers.

MAUD.

LE MARIAGE D'OLIVIER.

NOUVELLE.

(Suite et fin.)

IV

Mademoiselle Rosita est la coqueluche de son quartier ; dans la rue, jeunes et vieux, garçons et maris se détournent pour admirer son minois gracieux ; j'en soupçonne plusieurs qui passent et repassent sous ses fenêtres dans l'espoir d'un regard ou d'un sourire : peine perdue. Malgré toutes les tentations, elle est restée inébranlable dans sa fidélité, et elle se rit doucement de ceux qui voudraient lui enlever l'affection de son cher Olivier. Les Anglais eux-mêmes ont donné le signal de l'attaque ; ils ont mis leurs pantalons extra-collants et leurs melons gigantesques, convaincus que la fille d'un simple *bar-keeper* ne saurait résister à de telles séductions. Le père de Rosita en a vendu quelques verres de plus, et les beaux Lovelace gourmés en ont été pour leurs frais.

Qu'auraient-ils senti s'ils avaient pu voir ce jour-là Rosita plus gentille et plus charmante que jamais ! Il est certains bonheurs qui font ressortir encore la beauté naturelle de la femme ; dans ces moments elle laisse deviner sur son visage rayonnant la satisfaction profonde de son âme, et cette quiétude suave semble faire disparaître toute trace d'imperfection. Combien de femmes qui ne sont pas contentes de leur portrait, simplement parce qu'elles ont posé dans un instant de mauvaise humeur ou d'anxiété !

Et si Rosita paraissait alors plus belle, c'est qu'elle jouissait de ce privilège rare et presque inouï du bonheur complet et sans arrière-pensée. Fièvre des succès de celui qu'elle aimait, elle se disait que le soir même sonnerait l'heure désirée où elle pourrait féliciter son ami, où elle pourrait lui offrir ce cadeau, fruit de ses veilles et d'un long travail, et elle prévoyait instinctivement que bientôt surviendrait un dénouement plus doux à ces amitiés pourtant déjà si douces.

Le salon avait été paré pour la circonstance, les fleurs les plus fraîches rajeunissaient de leur éclat embaumé les meubles bien cirés.

Depuis le matin, Rosita ne faisait qu'aller et venir, époussetant, rangeant, dérangeant, voulant donner à la pièce un air coquet pour montrer que la maison était aussi de la fête, et que tout souhaiterait la bienvenue au nouveau médecin.

Ce souvenir auquel Rosita attachait tant de prix était une paire de pantoufles. O pantoufles traditionnelles ! pourquoi venir dépoétiser l'amour ! Le jeune homme qui vient journalièrement offrir à sa fiancée ces fleurs parfumées qui parlent un langage de tendresse, recevra en échange des pantoufles ou un bonnet grec ! Comment l'amour peut-il résister à des coups pareils ?

Mais les pantoufles de Rosita étaient véritablement une œuvre de fée, elles étaient mignonnes, coquettes, et les points, d'une finesse extrême, dessinaient un bouquet presque aussi gracieux que ceux qui ornaient les vases de l'appartement. L'amoureux devait songer que chaque coup d'aiguille avait été accompagné d'une pensée pour lui, et voilà comment, malgré tout, une paire de pantoufles peut avoir sa poésie !

Enfin le soir était arrivé ; déjà quelques personnes entraient dans le salon. C'était une de ces réunions intimes où seuls les vrais amis avaient été convoqués. Rosita faisait les honneurs avec une grâce charmante, regardant toujours furtivement si la porte s'ouvrait pour laisser passage à celui qu'elle attendait. Bientôt Olivier fit son apparition ; Fuserolles l'accompagnait, superbe, resplendissant dans ses habits d'emprunt, et il y eut un mouvement général de surprise à la vue du bohème dans une tenue si correcte. Rosita ne cacha pas sa joie en voyant Olivier, et les invités de leur côté manifestèrent leur contentement de la présence de Fuserolles, toujours drôle et original par ses facéties, ayant de l'esprit à revendre, et ne se faisant pas prier pour amuser la société.

Après les premiers épanchements la soirée commença son cours ; musique, chants, déclamation ; mais Olivier paraissait visiblement inquiet, et Fuserolles, contre son habitude, avait une figure d'enterrement.

Rosita, avec ce coup d'œil clairvoyant de femme, s'en aperçut et leur demanda ce qu'ils avaient ; ils parurent étonnés de la question et assurèrent qu'ils s'amusent beaucoup. C'est alors que d'un signe elle fit comprendre à Olivier qu'elle désirait lui parler en tête-à-tête — pour une surprise, dit-elle tout bas. Fuserolles comprit que le moment critique allait approcher, il lança sur son ami un regard tout rempli d'éloquence, et se précipita sur le piano pour se donner une contenance.—Les deux amoureux s'étaient retirés dans l'antichambre ; pour lui, il tapait sur l'instrument à tout rompre, et exécutait des airs de bastringue bruyants et tapageurs pour étourdir les invités et s'étourdir lui-même. Mais sa pensée était ailleurs ; il se demandait ce qui se passait dans la pièce d'à côté, quelle tournure allait prendre ce petit drame d'amour, et ses idées suivant fixement ce

cours, les airs d'opérette firent place à la plaintive rêverie de Schumann, qu'il jouait machinalement, à la grande stupéfaction des assistants.

Comme la galerie criait "assez", Olivier rentra pâle et agité. Un autre prit place au piano; les chants avaient recommencé. Fuserolles profita de cette occasion pour s'approcher de son ami. — Eh bien, lui demanda-t-il d'un ton anxieux? — Eh bien murmura Olivier, elle a accepté; je lui ai dit que j'étais décidé à m'établir à Kamouraska, je lui ai demandé s'il lui conviendrait de devenir ma femme et de vivre dans cet endroit; — elle a paru tout d'abord surprise, et m'a répliqué que du moment que nous serions ensemble le bonheur nous accompagnerait partout. Et maintenant permets-moi de te demander dans quel but tu m'as fait commettre cette nouvelle tromperie?

Fuserolles était resté atterré: ses prévisions avaient échoué; ainsi donc Rosita n'avait pas compris le sacrifice d'Olivier! elle, qui lui paraissait d'un caractère supérieur, elle n'était, comme la plupart des autres, qu'une fille ordinaire, égoïste dans son amour!

Son scepticisme avait repris le dessus. Fiez-vous aux apparences chez les femmes! pensait-il: pourquoi avoir été assez naïf pour me figurer que l'héroïsme pouvait exister chez une seule!

Il quitta brusquement le salon, et gagnant l'antichambre, il se mit à la fenêtre pour rafraîchir sa tête brûlante. Il comprenait que loin d'avoir été utile à Olivier, il n'avait réussi qu'à empirer les choses, et son désespoir en était sincère et profond.

Comme il était plongé dans ces réflexions amères, il sentit soudain une main qui le touchait; il se retourna—c'était Rosita. La jeune fille avait les yeux tout en larmes.—M. Fuserolles, dit-elle en tremblant, je viens d'apprendre une nouvelle qui m'a étonné profondément; Olivier m'a annoncé à l'instant et pour la première fois qu'il était décidé à ne pas rester à Montréal mais à exercer sa profession à Kamouraska; pourquoi ce brusque changement dans ses idées?

—Je ne sais trop, répondit-il, des ennuis avec son oncle, je crois!

—Et ces ennuis... à cause de moi, fit-elle si bas, si bas, qu'il devina ses paroles plutôt qu'il ne les entendit.

—Oh! je ne dis pas cela, mademoiselle, répliqua Fuserolles d'un air contraint et embarrassé.

Elle se retira vivement, en proie à une agitation visible. Fuserolles se trouvait aussi ému qu'elle—me suis-je trompé oui ou non, se demandait-il?

Cependant la soirée se terminait languissante et sans entrain; Olivier était triste, Fuserolles ne quittait pas la place d'où il paraissait réviser aux étoiles, Rosita avait disparu. Les invités ennuyés se disposaient à sortir, lorsque la jeune fille revint, elle paraissait plus calme et presque souriante. On fit les salutations et les adieux d'usage, et bientôt il ne resta plus qu'Olivier et Fuserolles, toujours accoudé contre la fenêtre.

Alors Rosita emmena Olivier dans le salon, et détachant une fleur d'un des bouquets, elle lui dit en le regardant longuement:

"Olivier! prenez cette fleur, qu'elle soit pour vous un souvenir ineffaçable de cette soirée, et promettez-moi de la garder toujours!"

Comme une goutte de rosée une larme tomba de ses yeux sur la rose, Olivier saisit la fleur et l'embrassa—Rosita pleurait; alors lui saisissant les deux mains:

—Pourquoi cette tristesse chère bien-aimée, ne devons-nous pas être heureux ensemble pour la vie?

Elle lui jeta un regard plein de reconnaissance, de tendresse et de passion, et d'une voix qui luttait contre les sanglots:

—C'est vrai... je suis folle... pardonnez-moi!

L'arrivée du père de Rosita mit fin à cette scène pénible; les deux amis se retirèrent. Durant la route ils ne prononcèrent pas un mot; Olivier était absorbé et Fuserolles respecta son silence; mais, parvenus à la porte de la demeure du médecin, Fuserolles lui dit avec émotion:

—Hélas! Olivier, je me suis trompé, et loin d'avoir arrangé les choses je n'ai fait qu'aggraver la position!

—Je m'en doutais, répondit mélancoliquement le docteur, et après tout, peut-être ne dois-je pas trop m'en plaindre!

Ils se séparèrent; mais le lendemain de bonne heure Fuserolles fut réveillé par Olivier qui se trouvait dans un état de surexcitation extrême.—C'était une lettre de Rosita—Fuserolles la saisit et la parcourut vivement.

"O mon bien-aimé, disait la lettre, je ne pourrai jamais accepter le sacrifice que vous voulez faire; j'ai compris pourquoi vous ne pouvez pas rester à Montréal: c'est à cause de moi! — mais je vous aime trop pour avoir jamais à me reprocher la ruine de votre avenir.—O Olivier, je suis heureuse et fière de voir que vous vouliez vous sacrifier pour moi! hélas mon pauvre ami, puisque Dieu n'a pas voulu que nous soyons unis, je consacrerai ma vie à prier pour votre bonheur. Je n'ai pas voulu vous dire cela hier soir, cela vous aurait fait trop de peine et puis... je n'aurais pas eu le courage en face de vous... puisque c'est fini... il vaut mieux ne plus nous revoir... dans deux heures je serai au couvent... je n'en sortirai plus... quand vous regarderez la petite rose d'hier soir vous penserez à moi... oh! mon pauvre ami, pour la dernière fois je vous dis—je vous aime—mais je le penserai toujours!..."

—Oh! Rosita! noble fille, s'écria l'étudiant, j'avais bien jugé la force de ton caractère!

—Quoi! répliqua Olivier, en sanglotant, c'était donc là le but que tu te proposais! Et toi qui me reprochais de sacrifier l'existence de cette pauvre enfant?

—Écoute, fit gravement Fuserolles, Rosita dans sa douleur a déjà une consolation; elle croit à ta fidélité, et ignorera toujours que tu devais l'abandonner!

MAURICE O'REILLY.

CAUSERIE.

Je ne vais pas vous donner ici la définition de l'annonce; il y aurait pourtant à vous servir, cette fois, une belle tartine toute fraîche fournie par les encyclopédies. Je ne vous dirai pas que l'annonce est le levier du commerce, le soleil des propriétaires de journaux, la poule aux œufs d'or des courtiers, et autres choses semblables; non, vous savez cela tout aussi bien que moi; mais ce que je puis vous affirmer c'est que notre jeune pays par la quantité, la variété et surtout l'étrangeté des annonces qui paraissent dans ses gazettes laisse bien loin derrière lui les vieux pays d'Europe et même certains États de notre continent.

Je ne connais rien de plus naturel ni de plus logique pour un négociant, un commerçant ou un manufacturier que ce moyen de se mettre en rapport avec la masse du public: l'annonce. Je considère même que le service rendu à ces trois catégories de personnes, par le journal qui publie leurs réclames, est bien au-dessus de la valeur du prix payé. En effet, si la presse

n'existait pas, ces gens-là auraient à déboursier des sommes énormes pour faire connaître leurs marchandises ou leurs produits, et quels moyens pourraient-ils employer? des circulaires par la poste, des affiches, des commis-voyageurs. Quelle dépense et de plus quel travail!

Une simple annonce dans un journal remplace tout cela et fait bien mieux l'affaire de l'acheteur qui sait, au moins, où prendre ses renseignements. Mais par cela même que le public se prête à la chose, il faut que l'annonceur n'abuse pas du droit qu'il a de faire paraître ce qu'il lui plaît dans un journal en payant tant la ligne. Depuis quelque temps certains marchands de notre ville, imitant en cela une mode des États-Unis, qui n'aurait dû jamais passer la frontière, nous font avaler—grâce à leurs dollars—des annonces sous formes de faits-divers qui finissent par énerver le lecteur et lui font prendre en grippe la feuille qui les publie.

Qu'un commerçant fasse connaître aux abonnés d'un journal qu'il a, à tel endroit, mille sacs de café à vendre à tant la livre, rien de plus naturel, c'est ce que je puis appeler une véritable annonce, mais que le premier charlatan venu vienne étaler sur la troisième page de mon journal de prédilection quarante lignes d'un français douteux pour vous faire savoir qu'il a découvert une pommade quelconque, je prétends qu'il y a là un abus et que le seul pouvoir de l'argent ne doit pas être suffisant pour permettre à un individu d'ennuyer cinquante mille lecteurs!

Une annonce intelligente doit être rédigée et disposée de telle façon que le regard du lecteur puisse l'embrasser d'un seul coup; n'étant pas récréative par elle-même, elle doit pouvoir être lue sans fatigue et sans efforts, et tout ce qui ne tend pas à renseigner le public sur la nature, la qualité ou le prix de la chose offerte est de trop.

Les annonces qui paraissent dans nos journaux canadiens peuvent se diviser en quatre catégories:

Les annonces sérieuses, et heureusement—je me hâte de le dire—ce sont les plus nombreuses,

Les annonces gaies,

Les annonces lugubres

Et les annonces exaspérantes.

Dans la catégorie des annonces gaies on peut ranger les avis de naissances et de mariages. Par exemple, on pouvait lire dans un journal de la semaine dernière:

BARBEROUGE.—À St.-Tranquille, le 15 courant, madame Barberouge a mis au monde trois garçons pesant vingt-huit livres: deux de neuf livres et l'autre de dix livres. La mère et les enfants sont très bien portants.

Je vous demande un peu si une telle annonce n'est pas faite pour étonner une jeune fille de dix-sept ans; vous passez plusieurs mois à expliquer à cette candide enfant que les bébés s'achètent des sauvages de Caughnawaga et tout d'un coup ses beaux yeux tombent sur le paragraphe plus haut cité. Quel désastre!

Brave et heureux père, si ces vingt-huit livres lui représentaient autant de milliers de livres de rente!

Et cet autre avis:

GABRIOCHE.—En cette ville, le 10 courant, la dame de M. Ernest Gabrioche "restaurant" un fils.

J'ai connu des individus qui étaient restaurateurs et pères de famille tout à la fois; les deux professions ne sont pas incompatibles: j'avoue qu'un monsieur "restaurant" me paraît un être impossible. Le contraire: un restaurant "monsieur" serait encore compréhensible; on pourrait croire que la clientèle du dit établissement se compose exclusivement de gentlemen.

Nous avons aussi les avis de mariages, dont la lecture peut causer parfois des accès de fou-rire vraiment dangereux. Le plus ordinairement l'avis est rédigé comme suit :

POUPALARD-NYMPHILETTE.—A Ste-Eulalie, le 7 courant, Jean-Louis Poupalard, Ecr., marchand du lieu, conduisait à l'autel Demoiselle Jacqueline Amanda Véronique Nymphilette, fille de feu Téléphore Nymphilette, ancien régistrateur du comté.

Les journaux les plus sérieux, ceux même dont la rédaction est bien soignée laissent passer ces atrocités-là dans leurs colonnes. A la rigueur, j'admettrais encore l'insertion du premier.

Monsieur épouse mademoiselle et tient à ce que le public le sache ; tant pis pour monsieur ! qu'il paie son écu et le public le saura. Mais qu'il ajoute, pour le même prix : les heureux époux sont partis pour voyage, c'est un droit que je lui conteste. Pourquoi lui serait-il permis—par le seul fait qu'il est heureux et époux—d'écorcher notre langue moyennant finance ? Ce partir pour voyage m'a toujours laissé rêveur. Où peut être ce pays : voyage ? En Europe, en Asie ou au septième ciel tout près de la lune... de miel ? Heureux monsieur, qui va si loin !

Quant à la phrase traditionnelle : nos meilleurs souhaits les accompagnent, j'avoue que je ne la comprends guère. Les souhaits de qui, de la rédaction du journal, du public ou des amis ? Les nouveaux mariés aiment pourtant être seuls : présentons-leur nos meilleurs compliments, mais ne lançons pas nos souhaits à leurs trousses, ça pourrait, des fois, gêner un charmant tête-à-tête... en Pullman car.

Les annonces lugubres.

M. un tel est décédé à tel endroit, puis suit une tartine dans ce genre : bon époux, bon père, bon beau-père ; il ne lui restait plus qu'à faire une bonne mort ; c'est ce qu'il a fait entouré des membres de sa famille et de l'estime de ses concitoyens. (*Communiqué.*)

Remarquez bien ce mot imprimé en italique ; il veut dire que l'administration du journal dégage sa responsabilité : on nous a fourni la chose, nous l'imprimons, mais n'allez pas croire que ces lignes sortent de notre fabrique !

Je n'insiste pas sur les avis de cette nature. L'intention est bonne et louable mais la forme laisse terriblement à désirer.

Passons aux annonces exaspérantes.

MADAME.—Dis donc, cher, fais-moi le plaisir de me lire les nouvelles du jour ?

MONSIEUR.—Mais certainement, petite femme... Je commence... OUVERTURE DU PARLEMENT. Nos lecteurs seront heureux de pouvoir avoir un compte-rendu parlementaire dans notre journal, mais en même temps ils pourront voir que la maison Trompelmort vend les meilleurs parapluies de toute la Puissance...

MADAME.—Qu'est-ce que tu me lis, tu me parlais de l'ouverture du Parlement ?

MONSIEUR.—Je le croyais aussi, mais j'ai été attrapé. (*Il jette le journal loin de lui.*) Passons à un autre... voici quelque chose d'intéressant... HORRIBLE BRUTALITÉ ! Un veuf, nommé Roque, ayant été obligé de s'absenter, avait confié la garde de son enfant âgé de deux ans à une femme du nom de Françoise Desmichels ; quelle ne fut pas la surprise du pauvre père de voir, en rentrant, que la mégère avait tué la petite créature et avait enveloppé le cadavre dans un morceau de coton de neuf cents la verge, qualité vendue partout quinze cents, et provenant de chez Commerçant et Compagnie, là où la grosse boule multicolore est au-dessus de la porte...

MADAME.—Mais, cher ami, cela n'est encore

qu'une annonce... lis-moi quelque chose d'intéressant.

MONSIEUR.—Que veux-tu ! je me laisse prendre à ces ficelles et j'enrage ! mais voici une pensée profonde... (*lisant*) chaque barbe a son peigne. Si vos enfants souffrent des vers. Bon ! c'est encore une réclame. Excuse-moi, chérie je vais chercher autre chose... Voici une seconde pensée... Pour le feu chaque jour est fête. Avez-vous un vieux chapeau ou un chiffon de *pull over*. Décidément je n'ai pas de chance, ne te fâche pas, mignonne, je ne lirai plus les journaux !

Au fond, ce monsieur a raison, vous le savez comme moi. Que de fois ne vous est-il pas arrivé de commencer la lecture d'un article qui vous semblait devoir être intéressant mais qui, hélas ! se finissait par l'annonce d'une huile quelconque ou d'un bitter stomachique ? à force de se laisser prendre ainsi on finit par avoir une telle défiance de ces morceaux à début alléchant que bien souvent on passe des articles de fond dans la crainte d'y rencontrer une annonce à la trentième ligne. Il y a là un abus et je crois qu'il suffit de l'indiquer pour le faire disparaître.

Comme modèles d'annonces, je puis citer les journaux de France ; chez eux, à part quelques feuilles demi-mondaines, pas de détours, pas de subterfuges. L'annonce s'étale toute nue aux yeux du lecteur. Les Anglais n'ont pas le même système. Les colonnes serrées de leurs journaux sont de vrais labyrinthes d'annonces ; le regard plonge dans cette immensité et s'y noie ! Cependant, dans un journal de Londres, j'ai vu le contraire de cet abus. Un individu avait loué une page entière du *Times*, et au lieu de la couvrir d'encre s'était réservé un tout petit carré au centre. L'annonce disait : "j'aurais pu remplir cette page de mensonges pour essayer de tromper les lecteurs de ce journal, mais il me suffit de deux lignes pour leur dire que mes thés sont supérieurs et qu'en allant chez moi ils auront qualité et bon marché." L'idée était originale, je ne sais pas si elle a rapporté une fortune à son auteur.

Pour vous prouver la puissance de l'annonce dans les journaux, laissez-moi vous raconter une histoire :

Il y a huit ans, le chef des détectives de Londres, un nommé Druscowitz, las d'être honnête homme, s'avisa de devenir coquin. La chose lui était facile : il connaissait toutes les finesses des fripons. Pour réussir dans son nouveau métier, il choisit l'annonce ! Il fit imprimer cent mille exemplaires du *Figaro*, de Paris, d'une certaine date, mais eut le soin de changer une colonne entière qu'il remplaça par une réclame bien tournée. Il faisait savoir dans cette annonce que toute personne qui lui enverrait une somme d'argent pour être employée en Paris sur un cheval de course qu'il désignait, recevrait par retour du courrier dix fois la somme envoyée. Les journaux partirent de Londres et furent distribués dans toute la France. Une vieille comtesse des environs de Rouen se laissa prendre à l'hameçon. Elle envoya dix mille francs. Huit jours après, jugez de sa joie, elle en recevait cent mille ! Si la vieille dame s'en était tenu là, notre détective était pris à son propre piège, mais l'appât du gain tenta la comtesse et la malheureuse eut l'imprudence d'envoyer à Druscowitz une somme de cinq cent mille francs, toute sa fortune ! Cette fois, le voleur fut satisfait, la pauvre femme n'entendit plus parler de son argent. Les plaintes de la volée furent tellement bruyantes que le gouvernement français se mêla de l'affaire ; on fit une enquête et après bien des recherches on

découvrit que le voleur n'était autre que le chef de la police secrète de Londres !

Niez donc après cela la puissance de l'annonce..... et de la police !

TOUCHATOUT.

DEUX BEAUX YEUX.

Quelle chose charmante qu'une jolie tête de femme éclairée par deux beaux yeux vifs, purs, francs ! Quelles pensées agréables un tel spectacle ne fait-il pas naître et quels souvenirs adorables ne laisse-t-il pas dans l'esprit ! Né probablement sous une mauvaise étoile, j'ai rencontré un jour sur ma route, dans ma jeunesse, deux yeux éblouissants de beauté, et qui pourtant n'ont laissé dans mon cœur qu'un souvenir de tristesse et de pitié.

Je venais de finir mon droit ; me reposant quelque peu, avant de reprendre la vie de travail, j'allais souvent passer quelques heures de flânerie sur cette magnifique terrasse qui domine Québec et son port. Le point de vue, comme chacun le sait, est splendide, mais à vingt ans je trouvais le côté terre beaucoup plus intéressant. Chacun aime la nature selon ses goûts et selon son âge ; pour moi, tout en m'inclinant devant la majesté du fleuve et la magnificence du paysage, je trouvais plus de charmes à détailler les beautés qui se promenaient sur la terrasse, qu'à contempler celles qui se déroulaient au loin devant moi. Une d'elle surtout m'avait frappé et attirait mon attention par je ne sais quel sentiment dont je ne me sentais pas maître.

Malgré les lignes un peu enfantines de son profil, malgré ses blonds cheveux de *bébé*, j'avais vu au premier coup d'œil que ce n'était pas une jeune fille, mais une jeune femme.

Profondément pénétré de cet axiome de la Bruyère "un joli visage est le plus beau spectacle qu'il y ait au monde," je me dis que je pouvais en tout bien, tout honneur contempler pour le seul amour de l'art ces traits si fins, si charmants dont l'ensemble m'éblouissait. J'étais assuré d'y découvrir à l'examen mille beautés nouvelles, précieuses pour un artiste.

Je me disais d'ailleurs que si cette dame, au lieu de contempler la vue du port et de la basse-ville se tournait ainsi du côté des promeneurs, c'est qu'il ne lui était nullement pénible d'être dévisagée : un siège était là, je m'assis juste en face d'elle.

J'avais beau avoir pour moi l'excuse de l'art, je n'osai pas, tout d'abord et dès que j'eus pris place, la regarder trop fixement ; mais, ayant fait décrire à mes regards un cercle savant autour de moi, je les amenai sur la jolie blonde, et alors j'eus un moment de surprise, je sentis que mes scrupules manquaient un peu de raison.

En effet, la figure souriante, le teint animé d'une douce rougeur, elle tenait fixés sur moi les deux plus beaux yeux noirs que j'aie vus.

Ces yeux que j'admiraient en ce moment étaient bien naturels, plus profonds que brillants, chose rare pour des prunelles noires, mais qui leur donnait cette douceur indicible.

O vous qui lisez ces lignes, lecteurs et lectrices, s'il en est pour moi, il est bon que vous sachiez que si je ne suis pas beau, au moins je ne suis pas fat. Pour ces deux raisons j'eus quelque peine à croire que j'eusse assez de bonheur pour être l'objet d'une si flatteuse attention. Je regardai à droite, puis à gauche, puis derrière, je calculai comme un problème d'optique ou une épure de descriptive le point exact où devait porter la lumière de ces deux beaux yeux.

Moi, moi seul étais sous leurs rayons ; il n'y avait pas à en douter, moi seul leur servais de point de mire.

C'est là, pensais-je, y aller de franc jeu ; pourquoi donc me gêner ? je fixai à mon tour sans ménagement, sans discrétion, sur cet irréprochable visage des regards curieux, persistants, absorbants comme l'objectif d'un photographe.

Nos prunelles se placèrent exactement au même foyer, les rayons qui s'en échappaient se croisèrent : j'éprouvai comme un choc électrique. Mais dans cette lutte silencieuse, mon adversaire eut l'avantage ; je fus donc obligé de baisser les yeux, je me sentis mal à l'aise et je me levai, incapable de supporter plus longtemps ce supplice humiliant. Je partis sans me retourner.

J'allai à l'aventure dans les rues avoisinant la promenade, cherchant à oublier l'impression de ce regard perçant et langoureux à la fois, qui m'attristait sans que je m'en rendisse compte.

J'y réussis un moment ; au retour de ma promenade j'étais plus calme ; je ne voulais même plus croire à ce pouvoir magnétique, et pour faire une bravade, je retournai à la terrasse. La jolie blonde n'y était plus.

Je revins plusieurs fois, les jours suivants à la place où je l'avais vue, et comme elle n'y reparait pas, je ris de bon cœur de l'espèce de frayeur qu'elle m'avait inspirée.

Le jeudi qui suivit, je n'y pensais déjà plus, et flânant sur la terrasse fréquentée ce jour-là plus que le reste de la semaine, je regardais tantôt le sable à mes pieds, tantôt sur la rivière, tantôt dans le lointain la sérénité de l'horizon, quand tout à coup je me sentis attiré comme malgré moi vers la balustrade, et changeant à angle droit la direction de ma marche, je m'avançai vers la belle blanche qui, assise entre une femme de chambre et un homme encore jeune, son mari sans doute, me regardait plus que jamais, toujours doucement souriante, toujours fixement immobile.

J'eus une folle envie de lui parler ; mais que lui dire ? Je m'approchai encore, et bien que je n'entendisse pas ce qu'elle disait, je remarquai qu'elle parlait d'une voix un peu lente et traînante.

J'essayai encore d'analyser et d'interroger ces yeux de sphinx.

— Qu'est-ce cela, me dis-je ? Suis-je donc vraiment si irrésistible qu'une femme qui, après tout, me paraît distinguée et d'excellentes manières, oublie ainsi, à première vue, toutes les convenances, pour me témoigner une sympathie si manifeste ! Serais-je un Don Juan sans le savoir ? Si j'en ai les agréments extérieurs, je n'en ai guère le génie, car je ne sais comment mener à bonne fin cette charmante aventure.

Je ne mettrais plus en doute qu'elle ne dût avant un quart-d'heure de fascination prolongée tomber vaincue dans l'abîme de mon regard pernicieux, quand j'entendis une double exclamation et je me vis appréhendé par un gant de la plus belle nuance, patte d'oie.

C'était mon ami F***, flanqué du petit....., deux inséparables bien connus de Québec, deux bien gentils garçons, mais de vrais scies ; impossible de s'en débarrasser, et bavards !.....

Le moyen de rester où j'étais, avec de tels indiscrets ! en moins de rien ils auraient découvert ma jolie voisine, ses beaux yeux étranges, mon secret, mon amour, oui, mon amour. Je tremblais, je balbutiais, je souriais d'aussi bonne grâce qu'il m'était possible. Je me levai, les entraînant au plus vite, et je les écoutai deux heures durant. J'abondai dans leur sens, les promenant ainsi, oh ! bien longtemps. Puis-ent ces heures dolentes m'être comptées en

l'autre monde ! Je finis par m'en débarrasser ; je revins à la terrasse, plus personne !

Que vous dirai-je ? Je guettais ainsi une incon nue bien des jours, et je la vis, tantôt avec son mari, tantôt avec sa bonne. Et toujours, arrivant après elle sur la terrasse, je la trouvais m'attendant et fixant sur moi ou mieux sur la place où elle savait que j'allais venir, ses grands yeux sans fond.

Je ne comprends pas encore à l'heure qu'il est pourquoi, en ce moment, je ne foulai pas une bonne fois aux pieds et les convenances et mon incroyable timidité ; pourquoi je n'adressai pas à celle que j'aimais si follement une phrase que je ciselais dans ce but et que m'eût enviée le plus fécond et le plus spirituel de nos romanciers. Je manquai de courage ; et de dépit je m'en allai.

Je ne ne vivais plus que pendant les rares instants que je passais sur la terrasse, abîmé dans la contemplation de mon idole. Je dis courts instants parce que, de peur de la compromettre, je savais m'arracher à cette passion anéantissante.....

J'y étais plongé un jour si profondément, que je ne vis pas à temps les deux aimables jeunes gens dont j'ai déjà parlé. Ils ne devinèrent pas tout mon secret, mais suivant la direction de mes regards, ils osèrent, ô profanation, plaisanter sur une belle blonde avec leur finesse accoutumée.

— Eh ! Eh ! Est-ce qu'on se fait les yeux doux !

— L'amour est aveugle, dit-on.

— Es-tu au moins regardé d'un bon œil ?

Je souffrais profondément de ces plaisanteries dont je ne comprenais ni le sel, ni le sens.

Mon supplice finit ; après leur départ, je repris jusqu'au soir ma rêverie silencieuse, mon anéantissement ridicule.

Ce riant fantôme de mes rêves allait disparaître ; je voulus la voir encore, la voir de plus près ; mon excuse est dans la faiblesse de mes yeux. Feignant d'être entraîné par le flot de la foule des promeneurs, je saisis le joint et me trouvais tout près d'Elle, si près, que je sentais le frôlement de sa robe de soie.

C'est alors, ô surprise, ô extase ! ô trouble inexprimable ! C'est alors, vous le dirai-je ? Que je la vis, de l'air le plus naturel et le plus tranquille, prendre mon bras et s'y suspendre et s'y appuyer doucement.

— J'ai cru que vous ne viendriez jamais, dit-elle.

Je restai confondu, n'osant faire un mouvement, ni dire une parole. J'avais un pressentiment ; je prévoyais une méprise ; cette petite étourdie de femme de chambre était toujours dans les espaces ; elle avait bien autre chose à faire que de s'occuper de sa jeune maîtresse.

Une situation si étrange ne pouvait se prolonger ; le dénouement était imminent ; il avançait à grands pas sous la figure d'un homme, à la physionomie ouverte et sympathique qui se trouva précisément devant moi après le défilé des aristocrates et des amoureux.

Le nouveau venu m'adressa un bon regard, et un triste sourire. Par un geste expressif, il me supplia de garder le silence. La belle chose que la pantomime ! Je n'en perdus pas un mot !

— Elle est aveugle, me disait-il avec pitié, mais elle ne veut pas qu'on s'en aperçoive, pardonnez-lui cette méprise..... Excusez-la d'avoir pris votre bras : elle croyait que c'était moi ; ne dites rien ! Si vous voulez nous allons faire tout doucement une habile substitution, je vais passer près de vous. Maintenant, voulez-vous retirer votre bras avec la plus grande précaution ? Je vais vous délivrer de cette contrainte et prendre votre place.

Ce qui fut dit fut fait. La pauvre aveugle ne s'était aperçue de rien.

Le mari, en s'excusant à haute voix de s'être fait entendre, me remerciait d'un regard affable et d'une cordiale poignée de mains ; et dans mon regard, il aurait pu lire la pitié, le respect, la honte et le remords.

Resté seul avec moi-même, seul au milieu de cette foule élégante, je me souvins des mots à double entente de mes perfides amis qui, évidemment, en savaient plus que moi sur le doux regard de cette infortunée, et je me promis bien de ne raconter à personne ma mésaventure pour ne pas exercer la raillerie des mauvais plaisants.

M. T.

LE POMMIER DE MISÈRE.

LÉGENDE.

I

Au temps jadis, il y avait au village de V*** une bonne femme nommée Misère qui allait quémander de porte en porte, et qui était si vieille, si vieille, qu'on eût dit qu'elle était née le même jour que le péché originel. En ce temps-là, le village de V*** ne valait guère mieux qu'un hameau : il croupissait au bord d'un marécage, et on n'y voyait que mauvaises herbes et joncs. Misère habitait à l'écart une pauvre vieille maison décripée et noire, où elle n'avait pour toute société qu'un chien qui s'appelait Faro, et pour tout bien qu'un bâton et un vieux panier qu'elle rapportait souvent à peu près vide de sa tournée dans les fermes voisines.

La vérité est de dire cependant qu'elle possédait encore dans son petit enclos, derrière sa hutte, un arbre, un seul, mais cet arbre était un pommier si beau qu'on ne vit jamais si bel arbre depuis le fameux pommier du paradis terrestre. Le seul plaisir que Misère goûtât en ce monde était de manger des fruits de son jardin, c'est-à-dire de son pommier ; malheureusement, les gamins du village venaient souvent marauder dans son clos. Tous les jours, que Dieu fait, Misère allait quêter avec Faro ; mais à l'automne, Faro restait à la maison pour garder les pommes, et c'était un crève-cœur pour tous les deux, car la pauvre femme et le pauvre chien s'aimaient de grande amitié.

II

Or, il vint un hiver où, deux mois durant, il gela à pierre fendre, et où il tomba tant de neige que les moineaux moururent de faim et que les loups quittèrent les bois et entrèrent dans les maisons. Ce fut une terrible désolation dans le pays, et Misère et Faro en souffrirent plus que les autres.

Un soir que la neige tombait et que le vent hurlait, les malheureux se réchauffaient l'un contre l'autre près du feu éteint, quand on frappa à la porte.

Chaque fois que quelqu'un s'approchait de la chaumière, Faro aboyait avec colère, croyant que c'était les gamins du village. Ce soir-là, il se mit à japper doucement et à remuer la queue en signe de joie.

— Pour l'amour de Dieu ! fit une voix plaintive, ouvrez à un pauvre homme qui meurt de froid et de faim.

— Entrez ! cria Misère. Il ne sera pas dit que, par un temps pareil, j'aurai laissé dehors une créature du bon Dieu.

L'étranger entra : il paraissait encore plus vieux et plus misérable que Misère, et n'avait

pour se couvrir que de vieux vêtements en haillons.

— Asseyez-vous, mon brave homme, dit Misère. Vous êtes bien mal tombé, mais j'ai encore de quoi vous réchauffer."

Elle mit au feu sa dernière bûche et donna au vieillard les trois morceaux de pain qui restaient dans la huche. Bientôt le feu flamba et le vieillard mangea de grand appétit.

Le lendemain, Misère s'éveilla la première. "Je n'ai plus rien, se dit-elle, et mon hôte va jeûner. Voyons s'il n'y a pas moyen d'aller quêter dans le village."

Elle mit le nez à la porte : la neige avait cessé de tomber et il faisait un beau soleil de printemps. Elle se retourna pour prendre son bâton et vit l'étranger debout et prêt à partir.

— "Quoi ! vous partez déjà ? dit-elle."

— Ma mission est remplie, répondit l'inconnu et il faut que j'aie en rendre compte à mon maître. Je ne suis pas ce que je parais : je suis saint Wanon, patron de la paroisse, et j'ai été envoyé par Dieu le Père pour voir comment mes fidèles pratiquent la charité, qui est la première des vertus chrétiennes. J'ai frappé à la porte des riches et des grands et tous m'ont laissé grelotter. Toi seule as eu pitié de mon malheur, et tu étais aussi malheureux que moi. Dieu va te le rendre : fais un vœu, et il l'accomplira.

Misère fit un signe de croix et tomba à genoux :

— "Grand saint, dit-elle, je ne m'étonne plus que Faro vous ait léché les pieds, mais je ne fais pas la charité par intérêt. D'ailleurs je n'ai besoin de rien."

— Tu es trop dénuée de toutes choses, dit saint Wanon, pour n'avoir pas de désirs. Parle, que veux-tu ?

Misère se taisait.

— "Veux-tu une belle ferme avec du blé plein le grenier, du bois plein le bûcher et du pain plein la huche ? Veux-tu être duchesse, veux-tu être reine de France ?"

Misère secoua la tête.

— "Un grand saint comme moi ne peut pourtant pas être en reste avec une pauvre, reprit saint Wanon d'un air piqué. Parle, ou je croirai que tu me refuses par orgueil."

— Puisque vous l'exigez, grand saint, répondit Misère, j'obéirai. J'ai là, dans mon jardin, de fort belles pommes ; par malheur, les gamins du village viennent me les voler, et je suis forcée de laisser le pauvre Faro à la maison pour monter la garde. Faites que quiconque grimpera sur mon pommier n'en puisse descendre sans ma permission.

— Amen ! dit le grand saint en souriant, et après lui avoir donné sa bénédiction, il se remit en route.

III

La bénédiction de saint Wanon porta bonheur à Misère, et dès lors elle ne rentra plus jamais le panier vide à la maison. Le printemps succéda à l'hiver, l'été au printemps, et l'automne à l'été. Les gamins, voyant Misère sortir avec Faro, grimpèrent sur le pommier et remplirent leurs poches ; mais au moment de descendre, ils furent bien attrapés. Misère, au retour, les trouva perchés sur l'arbre, les y laissa longtemps et lâcha Faro à leurs trousses quand elle voulut bien les délivrer. Ils n'osèrent plus revenir, et Misère et Faro vécurent aussi heureux qu'on peut l'être en ce monde.

Vers la fin de l'automne, Misère se réchauffait un jour dans son jardin, quand elle entendit une voix qui criait à plusieurs reprises : "Misère ! Misère ! Misère !" Cette voix était si lamentable que la bonne femme se prit à trem-

bler de tous ses membres, et que Faro hurla comme s'il y avait eu un trépassé dans la maison.

Elle se retourna et vit un homme long, maigre, jaune et vieux, vieux comme un patriarche. Cet homme portait une faux aussi longue qu'une perche à clôture. Misère reconnut la Mort.

— "Que voulez-vous, dit-elle d'une voix altérée et que venez-vous faire avec cette faux ?"

— Je viens faire ma besogne. Allons, ma bonne Misère, ton heure a sonné, il faut me suivre.

— Déjà !

— Déjà ? Mais tu devrais me remercier, toi qui es si pauvre, si vieille et si caduque.

— Pas si pauvre ni si vieille que vous le croyez, notre maître. J'ai du pain dans la huche et du bois au bûcher ; je n'aurai que quatre-vingt-quinze ans vienne la Chandeleur ; et, quant à être caduque, je suis aussi droite que vous sur mes jambes, soit dit sans alléger.

— Va ! tu seras bien mieux là où je te mène.

— Misère soupira.

— "Accordez-moi du moins quelques minutes, que je fasse un brin de toilette, je ne voudrais pas faire honte aux gens de là-bas."

La Mort y consentit.

— "Pendant que je m'apprête, voudriez-vous me rendre un service ? dit-elle à la Mort. Ce serait de monter sur mon pommier et de me cueillir les trois pommes qui restent. Je les mangerai en route."

— Soit ! dit la Mort, et il monta sur le pommier.

Il cueillit les trois pommes et voulut descendre, mais, à sa grande surprise, il ne put en venir à bout.

— "Hé ! Misère ! cria-t-il, aide-moi donc à descendre. Je crois que ce maudit pommier est ensorcelé."

Misère vint sur le pas de la porte. La Mort faisait des efforts surhumains avec ses longs bras et ses longues jambes, mais au fur et à mesure qu'il se détachait de l'arbre, l'arbre, comme s'il avait été vivant, le reprenait et l'embrassait avec ses branches. C'était un spectacle si bouffon, que Misère partit d'un grand éclat de rire.

— "Ma foi ! dit-elle, je ne suis pas pressée de mourir. Tu es bien là, mon bonhomme, restes-y. Le genre humain va me devoir une belle chandelle."

Et Misère ferma sa porte, et laissa la Mort perchée sur son pommier.

IV

Au bout d'un mois, comme la Mort ne faisait plus son service, on fut tout étonné de voir qu'il n'y avait eu aucun décès dans le pays. L'étonnement redoubla à la fin du mois suivant, surtout quand on apprit qu'il en était de même dans les pays voisins. On n'avait jamais entendu parler de semblable chose, et, quand vint la nouvelle année, on connut, par des comptes rendus, qu'il en était de même en France, en Belgique, en Allemagne, ainsi qu'aux Indes, en Chine et chez les Japonais.

L'année passa, et il fut établi que depuis quinze mois il n'y avait pas eu dans le monde entier un seul cas de mort. Tous les malades avaient guéris sans que les médecins sussent comment ni pourquoi : ce qui ne les avait pas empêchés de se faire honneur de toutes les cures.

Tout alla bien durant dix, vingt et trente ans ; mais au bout de trente ans, il ne fut pas rare de voir des vieillards de cent dix et cent vingt ans, ce qui est d'ordinaire l'âge de la décrépitude. Or, ceux-ci accablés d'infirmités, la

mémoire usée, aveugles et sourds, commençaient à trouver que l'immortalité n'est pas un si grand bienfait qu'on le croyait d'abord.

On les voyait se traîner au soleil, couchés sur leurs bâtons, la tête complètement dénudée, le dos courbé, les yeux éteints, toussant, crachant, décharnés, rabougris, ratatinés, semblables à d'énormes limaces. Les femmes étaient encore plus horribles que les hommes. Les vieillards les plus débiles restaient dans leurs lits, et il n'y avait pas de maison où l'on ne trouvât cinq ou six lits où geignaient les aïeuls, au grand ennui de leurs arrière-petits-fils et fils de leurs arrière-petits-fils. On fut même obligé de les rassembler dans d'immenses hospices où chaque nouvelle génération était occupée à soigner les précédentes, qui ne pouvaient guérir de la vie.

En outre, comme il ne se faisait plus de testaments, il n'y avait plus d'héritages, et les générations nouvelles ne possédaient rien en propre, tous les biens appartenaient de droit aux trisaïeuls et aux quatrisaïeuls, qui ne pouvaient en jouir.

Sous des rois invalides, les gouvernements s'affaiblirent, les lois se relâchèrent ; et bientôt les immortels, certains de ne pas aller en enfer, s'abandonnèrent à tous les crimes : ils pillaient, volaient, incendiaient, mais, hélas ! ils ne pouvaient assassiner.

Ce n'est pas tout : bientôt la terre regorgea tellement d'habitants, qu'elle ne put ni les contenir ni les nourrir ; il vint une effroyable disette, et les hommes, errant demi-nus par les campagnes, faute d'un toit pour abriter leur tête, souffrirent cruellement de la faim, sans pouvoir en mourir.

Alors les hommes mirent autant d'ardeur à chercher le trépas qu'ils en avaient mis jadis à le fuir. On inventa les poisons les plus subtils et les engins les plus destructeurs. Mais engins et poisons ne firent qu'endommager le corps sans pouvoir le détruire. On décréta des guerres formidables : d'un commun accord, pour se rendre le service de s'annuler mutuellement, les nations se ruèrent les unes sur les autres ; mais on se fit beaucoup de mal sans parvenir à tuer un seul homme.

On rassembla un congrès de la mort : les médecins y vinrent des cinq parties du monde ; il en vint des blancs, des jaunes, des noirs et des cuivrés, et ils cherchèrent tous ensemble un remède contre la vie, sans pouvoir le trouver. On proposa deux millions de piastres de récompense pour quiconque le découvrirait. Tous les médecins écrivirent des brochures contre la vie comme ils en avaient écrit contre le choléra, et ils ne guérirent pas plus cette maladie que l'autre.

C'était une calamité plus épouvantable que le déluge, car elle sévissait plus longuement et on ne prévoyait point qu'elle pût avoir une fin.

V

Or, à cette époque, il y avait un médecin fort savant, qui parlait presque toujours en latin et qu'on appelait, je ne sais trop pourquoi, le docteur Muscade. C'était un très honnête homme qui avait tué beaucoup de monde au bon temps, et qui était désolé de ne pouvoir plus tuer personne.

Un jour qu'il revenait d'un petit voyage en voiture, il avait pris un autre chemin, il passa près du jardin de Misère et entendit une voix qui disait : "Oh ! qui me délivrera et qui délivrera la terre de l'immortalité cent fois pire que la peste ?"

Le savant docteur leva les yeux et son cœur battit avec force : il avait reconnu la Mort.

— "Comment ! c'est vous, mon vieil ami, lui dit-il, *quid agis in hac pira* perché ?"

—Rien du tout, docteur Muscade, et c'est ce qui m'afflige, répondit la Mort: donnez-moi donc la main que je descende.

Le bon docteur lui tendit la main, et la Mort fit un tel effort pour se détacher de l'arbre, qu'il enleva le docteur de terre: le pommier saisit aussitôt celui-ci et l'enlaça de ses branches. Muscade eut beau se débattre, il dût tenir compagnie à la Mort.

D'habitude, il rentrait en ville avant le coucher du soleil, et on fut fort étonné de ne pas le voir le lendemain et le surlendemain. Comme il ne donnait pas signe de vie, on le fit afficher et mettre dans les gazettes, mais ce fut peine perdue.

Tous les habitants sortirent de la ville pour se mettre à sa recherche; ils suivirent si bien sa trace qu'ils arrivèrent au jardin de Misère. A leur approche, le docteur agita son mouchoir en signe de détresse.

—Par ici! leur cria-t-il, par ici, mes amis: le voici, voici la Mort! je l'avais bien dit dans ma brochure, qu'on le retrouvait dans le marais de V... Je l'ai retrouvé, mais non possemus descendere de ce maudit pommier."

Les premiers arrivés tendirent la main à la Mort et au docteur, mais, comme le docteur, ils furent enlevés sur l'arbre et saisis par ses branches.

Déjà ils se regardaient tout penauds, quand Misère vint au bruit et en demander la cause. On lui expliqua ce qui se passait depuis si longtemps, et elle comprit le mal qu'elle avait fait sans le vouloir.

—Moi seule puis délivrer la Mort, dit-elle, et j'y consens, mais à une condition, c'est que la Mort ne viendra pas nous chercher, Faro et moi, que quand je l'aurai appelé trois fois."

—Tope, dit la Mort, j'obtiens de saint Wanon qu'il arrange l'affaire ensuite.

—Descendez, je vous le permets! cria Misère; et la Mort, le docteur et les autres tombèrent du pommier comme des pommes qu'on abat à coups de gaule.

La Mort se mit à sa besogne sans désespérer, et expédia les plus pressés; mais chacun voulait passer le premier. Le brave homme vit bien qu'il aurait trop à faire. Il leva pour l'aider une armée de médecins et en nomma général en chef le docteur Muscade.

Quelques jours suffirent à la Mort et au docteur pour débarrasser la terre de l'excès des vivants, et tout rentra dans l'ordre. Tous les hommes âgés de plus de quatre-vingts ans eurent droit de mourir et moururent, à l'exception de Misère qui, depuis, n'a pas encore appelé trois fois la Mort. Voilà pourquoi, dit-on, Misère est toujours dans le monde.

X.

LE TOUT MONTRÉAL

La société Saint-Joseph a, le 31 mars, chômé dignement la fête de son patron. La procession formée dès huit heures, a parcouru les principales rues du quartier Est pour se rendre à l'église St-Pierre. La messe fut célébrée par le Rév. M. Maréchal, vicaire-général, assisté par les Rév. MM. Prévost, O. M. I., comme diacre et Donnelly, comme sous-diacre. Son Excellence Mgr Smeulders, délégué apostolique, et un grand nombre de membres du clergé étaient présents. Le sermon fut prêché par le Rév. M. Gadoury, vicaire de St-Vincent de Paul, de Montréal, qui avait pris pour texte: *Quodcumque dixerit vobis facite*. Après la messe la procession se reforma, et après un long parcours se rendit à la salle des réunions, dans laquelle de nom-

breux discours furent prononcés par le président de l'Union et par d'autres orateurs.

Le soir, dès huit heures, on refusa du monde aux portes de l'Académie de Musique, et bien des personnes furent privées d'assister à la charmante soirée musicale et dramatique donnée par l'Union St-Joseph au profit des orphelins de la société. Les corps de musique de la Cité et de l'Harmonie conduits par leurs chefs MM. E. Lavigne et E. Hardi, ont été très applaudis. Le programme a été exécuté avec beaucoup d'entrain et la journée s'est bien terminée pour les orphelins de l'Union St-Joseph.

Dans le dernier numéro du *Monde Illustré*, de Paris, que nous venons de recevoir, nous avons remarqué, nous dirons presque avec orgueil, des dessins de notre artiste canadien-français, H. Julien. C'est un hommage rendu par la presse illustrée française au talent de notre compatriote. Ce témoignage d'estime donné par des personnes qui s'y connaissent et qui ont jugé que M. Julien était digne de figurer à côté des autres artistes de talent qui collaborent au *Monde Illustré*, nous prouve la valeur artistique de notre dessinateur et le met au premier rang du groupe trop peu nombreux, hélas! des artistes canadiens.

Vu dans la vitrine d'un chapelier dans la rue Saint-Laurent: *On demande une bonne trimmeuse (???)*

MODES DU JOUR

En Avril

Ne quitte pas un fil

En Mai

Quitte ce qui te plaît.

Le mois d'Avril qui nous arrive, ce mois a beaucoup de mauvais jours, et les bourrasques sont encore à redouter. On n'en a pas encore fini avec la neige et la grêle, et ces temps incertains m'ont toujours fait l'effet d'un caractère fantasque: soleil et sourires, tout à l'heure, maintenant pluies et pleurs, orage et caprice. Il faut donc conserver encore les vêtements chauds et défrachis, qui peuvent supporter la pluie et nous garantir de la brise perçante.—Et puis dans le commencement du printemps, la mode n'est pas encore bien décidée, elle erre, elle cherche, elle produit souvent des nouveautés laides ou ridicules qu'elle rejettera avec horreur un peu plus tard. Mais alors, beaucoup de maris se fâcheront tout rouges, s'il faut rééditer les dépenses faites au début de la saison, et l'on sera réduit à subir des scènes conjugales—dans lesquelles la raison sera du côté du mari—on a porté des costumes qu'on ne verra plus qu'aux femmes dénuées de goût "ce qui suppose un manque de bon sens." De plus, en abordant des premières toilettes un peu étranges du début de la saison, on s'expose à faire croire qu'on a la prétention de devancer et de diriger la mode, ce qui est toujours une enseigne de mauvais goût.

Toutefois si Avril demande quelques précautions, il ne faut pas les exagérer, et on peut dès maintenant s'apprêter à rentrer ses fourrures, surtout celles qui ne conviennent qu'aux grands froids. Voici une recette qui m'a été donnée pour la préservation des fourrures et qu'on m'a dit être excellente; cependant comme j'en ignore personnellement les effets, je la donne telle que je la reçois sans commentaires: on frotte bien les fourrures ainsi que les doublures et garnitures avec du son qu'on a fait chauffer dans un plat de fer; ensuite on les bat et on les brosse—le cygne, l'astrakan blanc, l'hermine, le renard blanc, seront en outre frottés avec de la magnésie—puis on les enveloppe d'un linge bien lessivé et on les enferme dans une caisse en sapin blanc.

Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit concernant les premières nouveautés de printemps, le temps ne

prête pas beaucoup à l'exposition des nouvelles toilettes; du reste, la grande saison ne commence pas avant Pâque et jusque là nous devons nous contenter des quelques modèles sortis avant l'heure. J'attends, pour donner une idée réelle des plus récentes nouveautés parisiennes, l'arrivée des dernières caisses achetées dans la capitale du goût par l'une de nos maisons canadiennes de détail les plus renommées pour le style, l'élégance et le cachet de ses importations. Aussitôt que ces merveilles seront reçues j'irai les visiter et je conterai à mes lectrices mes impressions et, comme rien n'est parfait ici-bas, peut-être aussi mes critiques.

Dans une de mes dernières correspondances parisiennes on me donne les renseignements concernant deux broderies très faciles à exécuter et d'un effet charmant, chacune en son genre; je les copie textuellement, et j'espère qu'elles seront utiles à mes lectrices tant pour garnir leurs toilettes que pour orner leurs appartements:

"Je t'ai dit que le jais était un ornement admis pour le demi-deuil, et les bijoux et ornements de jais se portent aussi et plus que jamais, même en toilette ordinaire. Je crois donc t'être agréable en t'apprenant à faire toi-même ces feuillages qui, employés en ornements de chapeaux et garnitures de robes, produisent un si joli effet.

"Tu coupes du gros tulle empesé en trois doubles; sur l'un des patrons, tu passes au milieu de la feuille, comme si tu faisais une reprise, un fil de laiton non recouvert. Puis tu prends un bout de ce laiton et tu enfiles dedans des perles de jais rondes en nombre suffisant pour entourer toute la feuille; alors tu prends une aiguillée de fil, et tu maintiens, au bord extérieur de la feuille, en suivant bien les contours, ces perles. Il faut que le point de surjet soit bien caché entre les perles, que celles-ci soient bien serrées et ne laissent pas d'espace entre elles; si la feuille a des angles aigus, que la cannetille en suive bien les contours.

"Une fois le tour terminé, tu fais suivre une ligne droite perlée et cannetillée sur celle qui déjà a maintenu la feuille dans le milieu, et tu la conduis aussi de place en place, afin qu'elle ne se lève pas et qu'elle maintienne bien la feuille; puis les nervures se font de même, si la conformation de la feuille en demande. Il faut maintenant remplir l'intérieur des feuilles; rien n'est plus facile: tu commences par le haut, par exemple; tu piques ton aiguille près de la nervure, tu enfiles 1 ou 2 perles pour la pointe, et tu repiques ton aiguille près du bord extérieur; tu la fais ressortir encore auprès de la nervure, tu enfiles 3 perles, puis que l'intervalle devient plus grand; au 3e rang tu enfiles 4 perles et ainsi de suite; c'est à toi de te rendre compte de la quantité de perles nécessaires pour les intervalles laissés. Pour les feuilles longues, par exemple, les tubes produisent un meilleur effet que les perles rondes.

"Tu peux créer des feuillages à ta fantaisie et prendre les patrons sur la nature elle-même.

"Voici maintenant une autre broderie très jolie quand elle est bien exécutée et que l'on peut non seulement employer pour les robes et toilettes mais pour l'ornementation des appartements, en broderies sur rideaux, baldaquins, dessus de chemises, etc.

"Il faut se procurer de belles écailles de poisson bien blanches ou bien changeantes, miroitant comme de la nacre; ceci est facile.

"Quand on a obtenu une collection, soit comme grandeur, soit comme nuances, on les lave et on les lave à grande eau, pour qu'elles soient très propres, et si on les frotte avec du son ou dans un tamis fin, elles deviennent belles, luisantes et ne conservent aucune odeur.

"Lorsqu'elles sont bien lavées, on les trie par sortes, par grandeurs; on les met dans de petites boîtes, comme on ferait pour classer des perles; puis on les perce aux deux bouts avec un petit poinçon ou une grosse aiguille.

"On doit travailler les écailles de poisson comme on fait pour les paillettes d'or et d'argent, c'est-à-dire en tâchant que le point de rattachage soit caché, soit par l'écaille suivante, soit par les liges et feuillages en soie ou cordonnet d'or ou d'argent. On peut mêler quelques perles aux écailles; les fleurs, telles qu'œillets, bluets, roses à pétales, réussissent très-bien."

PÉRIA.

FEUILLETON DU " JOURNAL DU DIMANCHE "

LE SECRET DE ROCH

DEUXIÈME PARTIE

LE MAUDIT

V

LE RÉCIT.

(Suite.)

Mon colonel m'a dit : Sergent, vous serez le 24 à la Chénaie, le 26 à Penaranda de Bracamonte, le 28 à Cantalapedra, et le 30 à Salamanque. Nous sommes le 23, il n'y a donc ni temps perdu, ni manquement au devoir.

Rafaël avait rempli un troisième verre. On but, on causa et, la nuit tombée, le sergent, un peu alourdi par les libations, alla donner l'ordre à ses hommes de se retirer dans la grange, où on leur avait improvisé des lits, et monta ensuite dans la chambre qui lui avait été destinée.

VI

RIVALITÉ.

Deux heures venaient de sonner. Le moulin et ses alentours étaient ensevelis dans les ténèbres et le silence. Tout dormait. Seuls les chiens de garde, laissés en liberté, allaient et venaient autour de l'habitation, s'appelant et se répondant de loin en loin par leurs aboiements.

Rafaël et Diégo, restés levés, attendaient le moment propice pour exécuter le projet que favorisait la complaisance du sergent. Doucement ils ouvrirent la fenêtre qui donnait sur la campagne, et à l'aide d'une corde solidement fixée au mur, ils se laissèrent l'un après l'autre glisser sans bruit jusqu'à terre. Puis, ramenant la corde à eux, ils l'enroulèrent et la déposèrent au pied d'un arbre.

— Il fait noir comme dans le cachot de Salamanque, dit Diégo en riant, mais ici je n'ai point de geôlier à craindre, et je connais si bien les détours de la montagne, que je les parcourrais les yeux fermés.

A ce moment, un des chiens de garde se précipita sur lui.

— Bas, Leo, dit Rafaël en retenant l'animal trop vigilant. Va, va te coucher.

Puis s'adressant à Diégo :

— Tu vois, ajouta-t-il, qu'il fait bon avoir des amis partout.

— Partons, répliqua Diégo avec impatience, le jour point à trois heures, et le soleil se lève à quatre. Pour peu que le sergent fasse de même, nous risquons fort d'être surpris.

— Il y a une demi-heure de marche d'ici au presbytère de la Chénaie.

— Raison de plus pour nous hâter.

Ils doublèrent le pas et arrivèrent bientôt à la passerelle.

— Es-tu sûr que, malgré ses menaces, elle se montrera à sa fenêtre ? demanda Rafaël.

— Si elle s'obstine, s'écria Diégo avec exaltation, je briserai la porte et j'entrerai de force.

— Toujours le même. Tu es donc jaloux du sacristain ?

Diégo ne répondit point, mais si son compagnon eût pu voir l'expression de sa physionomie, il y eût eu la preuve de son trouble.

Ils avaient franchi la passerelle et traversé l'avenue de cyprès. Quelques minutes plus tard, ils se trouvaient au bas du perron du presbytère.

Diégo donna un coup de sifflet et attendit. Le volet resta fermé.

Un quart d'heure s'écoula.

Diégo siffla de nouveau avec plus de force. Le volet ne s'ouvrit point.

— Tu le vois, dit-il en frappant du pied, elle me tient rigueur et me nargue. Ah ! j'aurai raison de ce dédain.

Et il fit un mouvement comme s'il eût voulu aller frapper à la porte. Rafaël le retint par le bras.

— Tu es insensé, dit-il, tu ne comprends point qu'elle dort peut-être d'un sommeil plus profond que de coutume. Sais-tu si, il y a une demi-heure, elle ne pensait pas à toi ? Comment veux-tu, d'ailleurs, qu'elle se doute de ta présence ici ? Autrefois elle t'attendait.

Diégo poussa un long soupir et se laissa tomber sur les degrés du perron. En même temps il siffla pour la troisième fois. Le volet ne bougea pas plus qu'auparavant. Seulement un homme assis au haut des marches, la tête dans la main, se redressa brusquement et, se laissant couler comme une coulèvre, il atteignit la rampe, où il s'appuya d'une main, tandis que de l'autre il étouffait les battements de son cœur.

Si la nuit n'avait pas été complètement noire, les deux jeunes gens eussent sans doute reculé de frayeur en voyant deux yeux grands ouverts chercher à découvrir quels étaient les inconnus qui venaient en pleines ténèbres échanger leurs impressions à haute voix sous la fenêtre du curé.

— Avais-je raison ? s'écria Diégo, mon troisième signal est aussi inutile que les deux autres.

— Rentrons.

— Rentrer ? Sans la voir ! Jamais ! Je suis décidé à lui parler, je lui parlerai.

— Respecte les motifs de son silence, et retirons-nous.

— Impossible.

— Tu veux donc risquer de te perdre ?

— Je veux lui parler.

— Tu ne l'aimes pas.

— Je ne l'aimes point ?

— Une imprudence peut la compromettre. L'homme qui compromet une femme ne l'aime point.

— Et si cet homme est jaloux ?

— Jaloux ? De qui ? Crois-tu qu'un autre que toi dans le village ait pour Marie d'autres sentiments que ceux du respect ?

— Oui, il y a quelqu'un.

— Bah ! Ce sont là des chimères de ton imagination surexcitée.

— Non, Rafaël, ce ne sont point des chimères ; je sais ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu. Tu oublies que Roch a été élevé avec elle, que cet imbécile ne la quitte pas un seul jour.

— Roch !. Décidément, il faut que tu sois fou à lier pour avoir de ces idées.

— Soit. Mais pourquoi ne paraît-elle pas à sa fenêtre ?

— C'est là une question aussi sotte que ta jalousie. Elle ne se montre pas, parce qu'elle ne t'entend pas. Quant à aimer un autre que toi, celui qu'elle te préférerait ne serait point, dans tous les cas, ce pauvre sacristain, cet enfant trouvé, qui n'a d'autre patrimoine que la charité des gens du village et la générosité de son vertueux protecteur.

L'homme qui était suspendu à la rampe faillit tomber en entendant ces paroles ; il ne put réprimer un faible cri.

— As-tu entendu ? dit Diégo en avançant la tête et en regardant devant lui avec attention.

— Non, rien, répondit Rafaël.

— On dirait d'un homme qui soupire.

— C'est le vent qui fait s'entre-choquer deux branches d'arbre.

— C'est possible ; mais je veux m'en assurer.

Et il mit le pied sur la première marche du perron.

L'homme qui s'était trahi remonta sans bruit jusqu'au haut et se colla contre la porte, en retenant sa respiration. Diégo continuait de monter.

Tout à coup une explosion de cris d'exclamations, de chants, accompagnés de sons de guitare, de tambour de basque, se fit entendre au bout de l'avenue, et des lumières, qui ne pouvaient provenir que de torches enflammées, approchèrent rapidement du presbytère.

Diégo s'était reculé et avait rejoint Rafaël.

— Qu'est ceci ? demanda-t-il vivement.

— Quelque bande joyeuse qui va sans doute souhaiter la fête à un voisin.

— Que faire ?

— Les laisser passer, et nous effacer autant que possible.

— Maudite rencontre !

— Pourvu qu'ils n'arrivent point ici.

— Tu as raison. Cachons-nous derrière l'église ; quand ils seront partis, il me restera encore le temps de voir Marie.

Un voix vibrante les interrompit :

A la San Juan, de grand matin
Chacun se lève à la Chénaie.
On ne dort pas quand on s'égaie,
Vive la noce et le festin !

Trois fois ce couplet fut répété par toute la troupe.

Puis chacun à tue-tête poussa le cri : San Juan ! San Juan ! San Juan !

— Je l'avais pressenti, murmura Diégo, ils arrivent sur nous.

— En effet ; et ils ne tarderont point à nous rejoindre. Nous ne pouvons rester ici.

— Pourquoi ?

— Parce que je me rappelle maintenant que c'est aujourd'hui la Saint-Jean, et que, suivant leur habitude, les villageois viennent en foule saluer le curé, et fêter son anniversaire.

— Fatalité !

— Il n'y a rien à redire. Viens.

— Non, non, je veux la voir ; va-t-en, si tu le désires ; moi, je reste, et je saurai bien imposer silence à ces braillards.

— J'ai pitié de toi, je ne te quitterai point, mais je t'avertis que le jour commence à naître, et qu'en pleine clarté tu ne peux demeurer ici.

— Je le sais ; mais je veux faire battre en retraite ces chanteurs importuns.

— Prends garde. Si tu es découvert, tu t'exposes au plus grave danger.

— Que m'importe... Cachons-nous.

Et, entraînant Rafaël, il l'obligea à se dissimuler avec lui dans un angle de l'église. De cet endroit, sans être aperçus par les chanteurs, ils pouvaient voir ce qui se passait et entendre ce qui se disait.

Cependant les exclamations et l'hilarité des villageois redoublaient à mesure qu'ils approchaient du presbytère. On eût cru qu'ils avaient pris le parti de réveiller tous ceux qui dormaient encore dans la Chénaie, sans en excepter les morts. Ils ne suspendirent leurs chants et leurs cris que lorsqu'ils se trouvèrent devant l'église. Alors ils se formèrent en cercle, ne parlant plus qu'à voix basse, et s'invitant réciproquement au silence.

Ils étaient une douzaine, hommes et femmes, chacun d'eux portant un instrument de musique.

(A suivre.)